

ÉCOLOGIE, CULTURE ET RESPONSABILITÉ A LA POSTMODERNITÉ : JALONS POUR UNE ÉTHIQUE DE L'ENGAGEMENT

Coovi Clément BAH

ENS-UAC bénin

clemcoovi@yahoo.fr

Résumé : L'article propose une réflexion sur l'étiologie de la crise écologique sans précédent que connaît le monde à la postmodernité. Dans un contexte tumultueux et désespérant, cette crise socio-environnementale, est d'abord une crise anthropologique, ce qui fait surgir une question fondamentale qu'on peut formuler en termes de responsabilité de l'homme dans son rapport aussi bien au monde, à son existence qu'à la transcendance. Comment et pourquoi l'homme en est-il arrivé à une autodestruction systématique mettant en péril tout espoir pour un lendemain meilleur ? Que peut faire aujourd'hui l'homme vivant en société, pour améliorer les choses ? La démarche d'analyse adoptée a consisté à faire faire un état des lieux de la trajectoire historico-sociale du rapport de l'homme au monde et à tout ce qui l'entoure pour une mise en perspective qui se traduit concrètement par des suggestions et recommandations à l'endroit de tous les acteurs et ce, pour une éthique de l'engagement à la responsabilité.

Mots-clés : Écologie, culture, éthique, homme responsabilité

ECOLOGY, CULTURE AND RESPONSIBILITY IN POSTMODERNITY: MILESTONES FOR AN ETHICS OF COMMITMENT

Abstract: The article proposes a reflection on the origin of the unprecedented crisis that the world is experiencing in our post modernity. In a tumultuous and desperate context, this socio-environmental crisis is first and foremost an anthropological crisis which raises a fundamental question that can be formulated in terms of the responsibility of man in his relationship to the world, to his existence and to the transcendence. How and why did man arrive at a systematic self-destruction jeopardizing all hope for a better tomorrow? What can people living in society, can do today to improve things? The analytical approach adopted consisted in making an inventory of the historic-social trajectory of the relationship of man to the world for a perspective that translate into an ethical commitment to responsibility

Keywords: Ecology, culture, ethics, man, responsibility

Introduction

A l'époque dite de la postmodernité, nous assistons au plan mondial, à une crise écologique sans précédent dont l'une des composantes les plus manifestes serait, pour la plupart des experts, le réchauffement climatique qui devient de jour en jour hors de contrôle. L'humanité se retrouve de nos jours face à une impasse écologique : le temps est compté pour l'univers et il y a donc une urgence de taille car, à cette crise, il faut ajouter et sur la

même échelle des valeurs, un bouleversement de l'ordre naturel des choses, ce qui sans nul doute fait tourner les regards vers l'homme considéré à l'origine comme « maître et possesseur » de la nature aux dires de Descartes (1966). Dans ce contexte tumultueux et désespérant, il y a lieu d'admettre en toute objectivité, que cette crise écologique pour ne pas dire socio-environnementale, est d'abord une crise anthropologique, ce qui fait surgir une question fondamentale qu'on peut formuler en termes de responsabilité de l'homme dans son rapport aussi bien au monde, à son existence qu'à la transcendance. Comment et pourquoi l'homme en est-il arrivé à une autodestruction systématique mettant en péril tout espoir pour un lendemain meilleur ? Que peut faire aujourd'hui l'homme vivant en société, dans son rapport au monde et à la transcendance pour retrouver les repères perdus et les paradigmes qui orientent vers une dynamique du mieux-vivre au quotidien ? En Afrique subsaharienne, comme partout ailleurs, ces questions résonnent comme un appel à un engagement éthique dans la mesure où la plupart des pays concernés sont dans le tourment de la pauvreté et du sous-développement. Comment et pourquoi donc les africains doivent-ils, résolument prendre conscience, de ce que cette crise constitue un handicap sérieux pour le développement et s'engager dans une mentalité de rupture qui ouvre la voie à la responsabilité et au bien-être commun ? Pour répondre à ces différentes questions, il nous faut, dans une première séquence de réflexion et ce, pour une analyse critique et objective, faire un état des lieux de la trajectoire historico-sociale du rapport de l'homme au monde et à tout ce qui l'entoure. L'analyse de cette trajectoire permet en effet de mieux comprendre la genèse de l'émergence de la crise écologique actuelle et ses implications et c'est justement, ce sur quoi porte la deuxième séquence. Un fois ce travail fait, il serait intéressant de s'engager dans une mise en perspective qui se traduit concrètement par des suggestions et recommandations à l'endroit de tous les acteurs et ce, pour une éthique de l'engagement à la responsabilité.

1. L'homme, le monde et l'écologie : le rapport de force en question

Dans la dynamique de compréhension du rapport de l'homme à tout ce qui l'entoure, l'anthropologie philosophique se présente, comme le lieu par excellence, de formulation des tentatives de réponse aux questions fondamentales en lien avec l'homme et tout ce qui le caractérise. Ce dernier est un être, qui établit des rapports spécifiques avec la nature et tout ce qui l'entoure et sa connaissance, passe inéluctablement par des pistes de réflexion articulées autour de la nature, des cultures des différentes collectivités humaines, des institutions, des structures familiales, des croyances et des technologies. A la question de savoir qu'est-ce-que l'homme, tout en reconnaissant qu'aucune réflexion sur lui ne peut permettre de le saisir dans sa totalité, Jaspers (1982) indique qu'il est un produit de la nature et un produit de l'histoire. L'homme, sans aucun doute, est un être vivant, et il est incontestablement le plus évolué des êtres vivants de la planète terre. Il est un être pluridimensionnel doté d'un corps physique qui matérialise sa présence au monde. A l'évidence, le rapport de l'homme au monde est un rapport vécu, et dans ce contexte particulier, l'homme est pour ainsi dire, un être de relation, vivant toujours parmi ses semblables en tissant aussi bien avec ces derniers qu'avec la nature et la transcendance, des liens multiformes, variés et complexes. L'homme par essence est un être de besoins et, en

fonction des problèmes existentiels qu'il rencontre au quotidien et qui l'interpellent, se voit dans l'obligation de transformer la nature pour vivre et survivre. Dans son rapport au monde et à la transcendance, l'homme est donc l'être qui donne un sens aux choses ; il transforme au quotidien la nature au gré de ses besoins et de ses ambitions assez souvent démesurées. Rousseau (2009) insistait déjà sur le fait que c'est dans la disproportion de ses désirs et de ses facultés que consiste la misère de l'homme. L'homme en effet, doit sans cesse s'adapter à la nature pour vivre et survivre. Foucault (1990) nous rappelle qu'à

[...] chaque instant de son histoire, l'humanité ne travaille plus que sous la menace de la mort : toute population, si elle ne trouve pas de ressources nouvelles, est vouée à s'éteindre ; et inversement, à mesure que les hommes se multiplient, ils entreprennent des travaux plus nombreux, plus lointains, plus difficiles, moins immédiatement féconds. Le surplomb de la mort se faisant plus redoutable dans la proportion où les subsistances nécessaires deviennent plus difficiles d'accès, le travail, inversement, doit croître en intensité et utiliser tous les moyens de se rendre plus prolifique.

Foucault (1990 : 286)

Cette nécessité de recherche perpétuelle de ressources par le travail, définit le rapport de l'homme à tout ce qui l'entoure. Il faut toutefois souligner, que d'autres penseurs et pas les moindres, insistent sur le fait que le rapport de l'homme n'est pas seulement déterminé par la satisfaction de ses besoins existentiels. A en croire Nietzsche (2007),

[...] le besoin nous contraint au travail dont le produit apaise le besoin : le réveil toujours nouveau des besoins nous habitue au travail. Mais dans les pauses où les besoins sont apaisés et, pour ainsi dire, endormis, l'ennui vient nous surprendre. Qu'est-ce à dire ? C'est l'habitude du travail en général qui se fait à présent sentir comme un besoin nouveau, adventice ; il sera d'autant plus fort que l'on est plus fort habitué à travailler, peut-être même que l'on a souffert plus fort des besoins. Pour échapper à l'ennui, l'homme travaille au-delà de la mesure de ses autres besoins ou il invente le jeu, c'est-à-dire le travail qui ne doit apaiser aucun autre besoin que celui du travail en général.

Nietzsche (2007 : 88)

De fait, la satisfaction des besoins n'est plus le seul motif valable d'explication du rapport de l'homme au monde. La nécessité d'apaisement des besoins existentiels conduit en effet l'homme vers l'ennui qui, devient à son tour un besoin nouveau, qui oblige l'homme à travailler c'est-à-dire à se tourner vers la nature. Cette conception nietzschéenne se retrouve également dans la culture « adja-fon » au sud du Bénin en Afrique. En effet Adoukonou (1979) indique que les « adja-fon » considèrent que le concept d'homme implique nécessairement l'idée d'un sujet actif conscient et de ce fait, « la position particulière de l'homme dans le monde des existants est celle d'un nœud d'une multitude d'actions tendant à déterminer la vie, le monde » (Adoukonou, 1979 : 178). Le rapport de l'homme au monde dans la culture « adja-fon » ne peut se comprendre qu'à partir de la prise

en compte de l'unité fonctionnelle basée sur le bipode « vie et liberté » et c'est ce qui fait dire à Adoukonou(1979) que

La vie est le champ libre pour les déterminations que l'homme y apporte. L'homme est la vie (gbe) sous cette forme précise. Un certain devoir-être semble être inscrit dans son nom, ainsi que l'explicite ce nom propre d'une famille (en milieu adja-fon) : "Azodogbèwu" qui signifie : le monde est une tâche, la vie est un devoir que l'homme doit assumer.

Adoukonou (1979 : 178)

A l'analyse, il est important de souligner que dans la tradition « adja-fon », le rapport de l'homme au monde n'est pas exclusivement déterminé par la nécessité de satisfaire ses besoins. L'homme se confond à la vie, il est la vie qui suppose à la fois un devoir et une responsabilité à assumer. La satisfaction des besoins, la solution à l'ennui qui naît de la satisfaction des besoins, ne sont que des niveaux de détermination qui participent à la compréhension du fondement des relations que l'homme tisse avec l'existant. Il est important à cette étape de la réflexion d'établir une catégorie classificatoire distinguant toutes les motivations qui incitent l'homme à se tourner vers la nature pour la transformer. Nous pouvons retenir que la surdétermination sociale de la fonction existentielle de l'homme est d'abord et avant toute autre considération une assignation à la responsabilité. La recherche perpétuelle de ressources, pour satisfaire les besoins existentiels de l'homme, ne peut se faire sans un engagement à la responsabilité. La position de l'homme par rapport à la nature, à ses semblables et à la transcendance fait dire à Adoukonou (1979) ce qui suit :

Des notions typiques du Fon comme celles de "xwédo" (fondation d'enclos parental), "xwéta" (tête d'enclos parental), témoignent que l'écologie fait partie de la définition de la réalité que le Fon appelle " Hennu". Le " Hennu", serions-nous tenté de dire, est l'homme collectif ou mieux communautaire s'appropriant l'espace et le temps, qui sont sa demeure naturelle.

Adoukonou (1979 : 183)

Il n'est donc pas possible de concevoir l'homme en dehors de l'écologie, en dehors de cette totalité qui est la structure de base en fonction de laquelle il établit un rapport aux choses, à l'existant en somme. A l'évidence, les concepts d'homme, de monde et d'écologie renvoient à une trilogie où, les trois pôles sont intrinsèquement liés dans un rapport structurant et opérationnel, avec pour centre référentiel, l'homme qui est à la fois objet et sujet. L'écologie, que le dictionnaire Larousse, définit comme étant une « étude des milieux où vivent les êtres vivants, ainsi que des rapports de ces êtres avec le milieu et la doctrine visant à un meilleur équilibre entre l'homme et son environnement naturel ainsi qu'à la protection de ce dernier » (Larousse (2022) se projette pour ainsi dire comme le pôle central du tripode homme-écologie-monde. L'agencement logique de cette affirmation, permet de comprendre et de rendre explicite l'assignation à responsabilité qui est de fait, imposée à l'homme. Le statut social de l'homme l'invite à prendre soin de la nature, à la préserver pour son bien car sans cette nature il ne pourrait ni exister ni vivre. Il faut lire et relire

attentivement Descartes (1996) pour mieux cerner le sens profond de cette affirmation. Voici en substance ce qu'il affirme :

Sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusque où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusqu'à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative, qu'on enseigne dans les écoles, on peut en trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie

Descartes (1966 :168)

Il faut admettre avec Descartes, que la connaissance et donc la maîtrise du réel, doit conduire nécessairement au bien général communautaire c'est-à-dire de tous les hommes, et justement, dans cette même dynamique, c'est l'usage approprié et mesuré de la connaissance qui doit rendre l'homme maître et possesseur de la nature. Descartes (1966) est cité à longueur de journée, comme celui qui fait injonction à l'homme, d'être maître et possesseur de la nature et ce, par une domination brutale et aveugle. C'est tout le contraire en réalité, car la pensée cartésienne invite plutôt à une action responsable de l'homme sur la nature pour son bien-être. Descartes (1966) en effet insiste sur l'importance pour l'homme de s'approprier l'idée même de la conservation de la santé et ce faisant, il travaille pour son bien-être tout en sauvegardant la nature par un "éco-comportement".

2. Crise écologique ou impasse ontologique : le choix de la démesure

L'écologie comme champ d'analyse, s'est imposée comme un sujet central des réflexions à la post-modernité, en raison même de l'urgence constatée et reconnue telle par tous les pays. La planète, connue et acceptée comme étant notre maison commune, connaît depuis des décennies un bouleversement sans précédent. Le réchauffement climatique, qui préoccupe tout le monde, n'est qu'un élément entre autres non moins importants de cette situation d'impasse et de crise. Il y a lieu de mentionner à l'échelle mondiale le dérèglement climatique, les tempêtes, les inondations et la dégradation de l'environnement. Dans le même contexte et sous le même rapport, il faut souligner la sécheresse, l'aggravation de la pauvreté dans les pays du Sud, notamment en Afrique au sud du Sahara. Ces pays déjà en proie au pillage systématique des ressources minières, à la mauvaise gouvernance, à la corruption,

aux conflits à géométrie variable doivent maintenant faire face à la crise écologique. La préoccupation fondamentale qui découle de ce constat porte non pas sur la nature de cette crise mais plutôt sur sa source première : s'agit-il réellement d'une crise écologique ou d'une impasse ontologique ?

Il faut, pour répondre à cette question, prendre en considération l'idée selon laquelle, il n'y a guère d'une part une crise écologique ou environnementale et de l'autre une crise sociale. Les deux crises sont intrinsèquement liées ce qui nous fait dire qu'il n'y a qu'une seule crise à savoir celle dite socio-environnementale. A l'observation, on constate que tout est en effet lié et c'est en cela que tous les acteurs évoquent l'idée d'une crise de l'écologie intégrale. Le rapport de l'homme au monde est en dernière analyse ce qui détermine la crise. C'est bien évidemment l'homme qui, de par sa capacité à se satisfaire de ce qu'il possède, à jouir de la vie et de l'instant présent offre le creuset historico-social d'où surgit la crise écologique. En effet, aux dires de Priaulet (2020), il faut se rappeler que l'antiquité grecque à travers la figure de Prométhée nous interpelle encore de nos jours sur la démesure du désir humain.

Les prouesses de la technologie ont poussé l'homme, à modifier les repères de ce qui devait constituer l'ordre normal des choses, c'est-à-dire la mesure, pour le plonger dans la démesure dont les signes évidents sont les projets pharaoniques, les gratte-ciels, l'exploitation à grande échelle des ressources minières, la course effrénée aux armements, l'économie de marché sans limites, la pollution industrielle, la gestion catastrophique des déchets, la course en avant et la frénésie de la consommation à l'échelle mondiale. En réalité, comme l'affirme Priaulet (2020), l'humanité est prise dans un paradigme dominant : celui de la technique qui pousse l'homme sans cesse à maximiser au quotidien l'efficacité, la performance quantitative et la consommation en fait partie. A cette démesure matérielle vient de fait s'articuler une démesure intrinsèque qui se traduit au quotidien par une croyance selon laquelle l'homme à partir de la technologie pourra résoudre tous les problèmes existentiels des hommes : l'homme postmoderne a tendance à se faire l'égal de Dieu à partir des prouesses technologiques.

La conscience technologique affichée de nos jours, se traduit par des modes de production, de consommation qui bouleversent profondément le rapport de l'homme à la nature. Le regard des hommes sur les progrès scientifiques et technologique est devenu problématique. Dans la civilisation occidentale, tout l'enjeu se résume à une prise de conscience individuelle et collective de cette instrumentalisation de nos vies par la technique. Cette civilisation a imposé au monde un universalisme dominateur où, les modalités du rapport de l'homme à la nature dans sa genèse et son fondement sont déterminées par la culture technicienne en lieu et place de la culture humaine. La crise écologique renvoie alors tout simplement à une crise ontologique, à une altération de la conception de soi en somme. La maîtrise du réel par la technologie a réussi à toucher la nature intrinsèque de l'homme qui projette sur la nature un regard productiviste et instrumentaliste. Le continent africain n'échappe guère à cette logique ontologique et ce, malgré le fait qu'il appartient à une autre culture et civilisation. Les hommes, de toutes les civilisations, commettent un peu partout dans le monde les mêmes erreurs. C'est ce qui explique ce pourquoi, malgré l'amoncèlement des évidences sur le dérèglement climatique,

les hommes, sont peu enclins à transformer radicalement leurs comportements. Le changement massif de paradigme, dû à la technologie a fait de l'homme un prédateur qui détruit et dénature tout sur son passage. C'est dans ce contexte que le Pape François (2022) attire notre attention sur ce qu'est devenu le rapport de l'homme au monde en ces termes :

L'accélération continuelle des changements de l'humanité et de la planète s'associe aujourd'hui à l'intensification des rythmes de vie et de travail, dans ce que certains appellent "*rapidación*". Bien que le changement fasse partie de la dynamique des systèmes complexes, la rapidité que les actions humaines lui imposent aujourd'hui contraste avec la lenteur naturelle de l'évolution biologique. À cela, s'ajoute le fait que les objectifs de ce changement rapide et constant ne sont pas nécessairement orientés vers le bien commun, ni vers le développement humain, durable et intégral. Le changement est quelque chose de désirable, mais il devient préoccupant quand il en vient à détériorer le monde et la qualité de vie d'une grande partie de l'humanité.

Pape François (2022 : 17)

La question de la crise est donc, une question de l'homme, et il faut agir en urgence car, la reconversion des regards devient une nécessité urgente. Une crise écologique, selon Priault (2020) ne peut pas être résolue, appréhendée si on ne va pas au fond des choses, c'est-à-dire si l'homme ne change pas son regard, son rapport à la nature, en somme s'il n'habite pas dans la nature. En réalité, après avoir instrumentalisé son rapport à la nature et ce, par la démesure de la technologie, l'homme est devenu ontologiquement étranger à la nature en la détruisant sans se soucier des conséquences qui en découlent inévitablement.

Malgré les avertissements répétés des experts en la matière qui n'ont de cesse de tirer sur la sonnette d'alarme, la course à la consommation sans limite n'a fait que renforcer la source humaine de la crise écologique. Selon les estimations de l'Agence Parisienne du Climat (2022) plus de 55% de la population mondiale vit aujourd'hui dans les villes- les deux tiers en 2050- et génèrent 70% des émissions de carbone. Il y a donc lieu de prendre en considération les grandes métropoles du monde qui participent au réchauffement climatique. Par ailleurs, la culture technicienne adoptée et pratiquée à l'échelle planétaire comme dévoiement de notre « être-au-monde » a conduit l'humanité dans un péril métaphysique caractérisé par la démesure en toute chose. Que faire dans ce contexte ?

3. Enjeux et perspectives : pour une éthique de l'engagement

Il faut reconnaître qu'aucune solution réaliste à la crise, aucun règlement n'est possible si l'homme ne change pas son regard sur le monde. A ce sujet, il faut se réjouir de la prise de conscience sur les risques de disparition de la planète terre, qui a alors suscité la création de la "COP" (Conférence Of Parties), qui est une conférence internationale sur le réchauffement climatique. Cette conférence rassemble chaque année, les pays signataires de la Convention Cadre des Nations Unies sur le Changement Climatique (CCNUCC) qui sont au nombre de 195, en plus de l'Union Européenne. C'est à Paris en France, au terme de l'édition 2015 (COP 21) que les pays signataires ont pris un engagement qui marque un tournant décisif dans la lutte contre le réchauffement climatique. La COP 21 est

l'aboutissement d'un long processus à l'échelle internationale de négociations sur le réchauffement climatique. Pour rappel, en 1992, sur insistance des groupes d'experts en charge des questions climatiques dans le monde, un "Sommet de la terre" a regroupé les Etats signataires de la CCNUCC qui ont alors, pour la première fois et de façon formelle, reconnu l'existence d'un changement climatique d'origine humaine. De fait, la responsabilité de l'homme, dans son rapport au monde, est explicitement mise en évidence, ce qui a contraint les pays signataires à s'engager à lutter dans le cadre d'une convention internationale. Cet engagement à l'échelle mondiale, qui devait conduire les pays à une large sensibilisation des citoyens à une prise de conscience individuelle et collective, s'est limité à une focalisation des regards sur l'industrialisation. En effet, le "Protocole de Kyoto" signé en 1997 et qui invite les pays industrialisés à s'engager à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre (GES) de 5%, est la concrétisation évidente de ce choix unidimensionnel par les Etats concernés. Dans le même temps et sous le même rapport, les grands pays pollueurs que sont la Chine, les Etats Unis d'Amérique (USA), l'Inde et la Russie, pressés de toute part pour formaliser leurs engagements en ce sens, se sont limité à de très vagues promesses non tenues à ce jour. Dans ce contexte, il faut se rendre à l'évidence : la crise écologique est inscrite dans la durée a de beaux jours devant elle.

Dans la même dynamique de déni de responsabilité et de refus d'engagement pour une lutte efficace contre la crise écologique, les Etats signataires de la CCNUCC se sont engagé, lors de la Conférence de Copenhague en 2009, à limiter le réchauffement climatique à 2°C. La contradiction notoire qui surgit de cet engagement se situe dans le principe adopté par ces pays et qui se traduit par le fait même de refuser de fixer des objectifs contraignants pour parvenir à la réduction tant souhaitée. Un engagement sans objectifs contraignants, n'est rien d'autre qu'un ferment favorable à l'aggravation de la crise écologique, dont la responsabilité incombe à l'homme dans son rapport à la nature. A la suite de Copenhague 2009, la Conférence de Lima en 2014 (COP 20) s'est inscrite dans un élan de préparation des négociations futures qui auront lieu en 2015 en France. De fait, en 2015 les enjeux de la COP 21 ont été clairement affichés : les Etats doivent nécessairement trouver un nouvel accord international pour contenir le réchauffement climatique en dessous des 2°C. L'accord de Paris engageait en effet tous les pays du monde à réduire leurs émissions de gaz sur de nouvelles bases à savoir : l'accord de Paris se veut universel et donc applicable à tous les pays sans exception ; l'accord est juridiquement contraignant à partir de 2020 ; l'accord est différencié car définissant des objectifs différents pour les pays développés pollueurs pour la plupart et, les pays en développement non pollueurs mais qui subissent les affres de la crise écologique. En dépit cette bonne volonté manifeste, certains Etats et non des moindres comme les USA ont refusé d'appliquer l'accord de Paris. En ce mois de novembre 2022 à Charm-El-Cheikh en Egypte la COP 27 tente vainement de trouver un accord pour réduire le réchauffement climatique à un niveau raisonnable.

Les perspectives obligent, dans ce contexte de tâtonnement institutionnel, à une réappropriation des modalités du rapport de l'homme à la nature, dans sa genèse et son fondement pour réfléchir de façon efficace et responsable sur la nature de la crise écologique actuelle et ce, en vue d'une solution durable. Les responsables politiques partout dans le

monde, doivent s'engager pour préserver la planète, notre maison commune. Il ne s'agit plus de se limiter à des engagements sans lendemain de concrétisation réelle, il faut en urgence mettre en pratique des stratégies qui engagent collectivement les femmes et les hommes de la planète à la responsabilité éthique. Dans toutes les cultures à travers le monde, il existe des dispositions visant à établir un équilibre entre l'homme et la nature. La sauvegarde de l'écosystème, fait partie des traditions séculaires dans le monde entier et, il nous faut un retour aux sources de l'humanité, pour la prise en compte de ce que nous disent les textes culturels et comment les religions s'engagent sur les questions écologiques de notre temps. L'implication des religions endogènes propres à chaque culture peut aider à toucher l'homme et à rétablir la conversion écologique si tant souhaitée. En lieu et place de l'instrumentalisation de la vie de l'homme par la technique, la conversion écologique devient aussi une question spirituelle.

Conclusion

La crise écologique qui préoccupe l'humanité entière, est d'abord une crise anthropologique qui se traduit concrètement en termes de déni de responsabilité de l'homme dans son rapport aussi bien au monde, à son existence qu'à la transcendance. La culture de la démesure introduite par l'usage abusif de la technologie a tout simplement conduit à l'instrumentalisation de l'homme qui en est arrivé à une autodestruction systématique et programmée. Le réchauffement climatique objet de tant de conventions et d'accords non respectés n'est que la partie visible de l'iceberg. L'homme doit plutôt en urgence, s'engager dans une conversion écologique, qui suppose une transformation de son regard sur la nature. La conversion écologique, c'est d'abord une invitation pressante faite à l'homme, pour qu'il s'engage à se connaître lui-même, pour mieux connaître la nature. Dans son rapport au monde et aux choses, l'homme dans son « être-au-monde » doit prendre du recul face à l'importance qu'il accorde à la technologie, pour établir avec la nature des liens basés sur la conversion écologique. La responsabilité de l'homme est engagée, chaque fois qu'il agit sur la nature, chaque fois et toutes les fois qu'il prend des décisions concernant la nature. De fait, la question du dialogue avec les cultures, les traditions et les sagesse prend ici tout son sens et peut avoir un effet révélateur. Il faut en effet renverser l'ordre actuel des choses et remettre l'homme en face de ses responsabilités. Dans beaucoup de villes du monde, les initiatives sont nombreuses et elles vont vite et souvent plus loin que les politiques nationales affichées. Il faut donc encourager toutes les initiatives qui conduisent à un engagement éthique et à la responsabilité.

Références bibliographiques

- Adoukonou, B. (1979). *La mort dans la vie africaine*, Paris, Paillart.
- Descartes, R. (1966). *Discours de la méthode*, 6e partie, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Éd. Gallimard.
- Foucault, M. (1990). *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.

- François, Pape, (2022). Encyclique Laudate Si. Sur la sauvegarde de la maison commune. Vatican.
- Jaspers, K. (1982). Introduction à la philosophie, Paris, Plon.
- Koonin, S. (2022). Climat, la part de l'incertitude. Paris, L'Artilleur.
- Nietzche, F. (2007). Le Gai savoir, Paris, Flammarion.
- Priaulet I. (2020). Penser les fondements philosophiques de la conversion écologique, Paris, Labor Et Fides.
- Riet, C., Delcaryou, L. (2022). Vers la résilience des territoires. Pour tenir compte de la transition écologique. Paris, Yves Michel Eds.
- Ricœur, P. (2009). *Philosophie de la volonté : Finitude et culpabilité*, Paris. PUF.
- Rousseau, J.J. (2009). Emile ou de l'éducation, Paris, Flammarion.
- Veyret, Y., Arnould, P. (2022). Atlas du développement durable, Paris, Collection Atlas.
- <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/ecologie> consulté le 15/11/2022 à 16h26
- <https://eco-act.com/fr/accord-de-paris/cop-26-decryptage> résultats
- <https://apc.com>